

Joël Beddows : deux saisons au Théâtre français de Toronto

Nicole Nolette

Number 168 (3), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nolette, N. (2018). Joël Beddows : deux saisons au Théâtre français de Toronto. *Jeu*, (168), 80–83.

Joël Beddows: deux saisons au Théâtre français de Toronto

Nicole Nolette



Americandream.ca de Claude Guilmain, mis en scène par l'auteur et Louise Naubert (Théâtre la Tangente), présenté au Théâtre français de Toronto en novembre 2017. © Marianne Duval



Le Théâtre français de Toronto (TfT) fête ses 50 ans. Connue pour son engagement à l'égard des répertoires français et québécois ainsi que pour son travail en théâtre de création, la compagnie accueillait en 2016 son cinquième directeur artistique. Joël Beddows évoque ses deux premières saisons à la barre du TfT.

Quel a été votre parcours théâtral avant le TfT ?

JOËL BEDDOWS—J'ai été directeur artistique du Théâtre la Catapulte de 1998 à 2010. C'était une période de grande effervescence à Ottawa, qu'on n'a pas revue depuis, avec l'ouverture de la première Nouvelle Scène en 1999. J'ai adoré le travail d'accompagnement avec les artistes de la relève, les auteurs, mais aussi les comédiens, les scénographes, les interprètes. J'ai également découvert deux passions : le théâtre de création pour adolescents et le rayonnement par les tournées. Avec un peu de recul, je me rends compte que, pendant mon mandat, la Catapulte occupait à elle seule presque 50 % des plages horaires de la Nouvelle Scène. Il n'en demeure pas moins que la part la plus importante de mon temps était consacrée à la tournée de créations visant les adultes ou les adolescents. On faisait souvent quatre tournées par année, ce qui a fait découvrir certains auteurs et interprètes à l'échelle nationale.

Être à Toronto maintenant, c'est un peu la suite d'une lutte que je menais à la Catapulte contre les dogmatismes esthétiques. Il y a une école de création franco-ontarienne balisée par les œuvres d'André Païement, de Jean Marc Dalpé. À Montréal, on a élevé certains clichés de cette dramaturgie—le tragique rural, le propos identitaire—au rang d'une marque de commerce. Alors que, pour moi, le théâtre franco-ontarien, c'est avant tout un mouvement où tout me semble possible. Il faut juste écouter ce que les artistes ont à dire et comment ils ont envie de raconter leur histoire. Tout à coup, l'écriture de Marc LeMyre, de Claude Guilmain a un sens, celles de Mishka Lavigne, de Lisa L'Heureux et de Sarah Migneron, qui sont plus dans l'abstraction que dans le récit, aussi. À mon arrivée à la Catapulte, cette pluralité était impensable. Dans ce même élan dogmatique, il y avait aussi un refus du répertoire, considéré trop élitiste. Pourtant, la création doit être un dialogue avec le répertoire d'un même milieu ! Il y a un va-et-vient qui est naturel et utile pour les créateurs et les publics. À Ottawa, malheureusement, le répertoire n'a pas sa place.

Qu'entendez-vous quand vous décrivez le Tft comme le «théâtre de tous les possibles» ?

J.B.—Le Tft est un théâtre institutionnel proposant entre 8 et 12 productions, selon les saisons. Les programmations sont sciemment hétérogènes parce qu'il n'y a pas *un* public, mais bien *des* publics. Il y en a qui aiment la création, d'autres le répertoire classique, le jeune public et le théâtre d'avant-garde. Le Tft a toujours résisté à la notion du créneau. Il n'y en a pas ici, il n'y en aura pas parce que les francophones de Toronto et du Sud-Ouest ontarien sont encore moins homogènes qu'il y a 15 ou 20 ans, une conséquence de l'immigration interne au pays (québécoise, franco-ontarienne, etc.) et de l'international (l'Europe francophone, le Maghreb et le monde afro-antillais). Cela fait la particularité de la compagnie.

Il importe de préciser que la francophonie torontoise connaît actuellement une



Joël Beddows. © Maude Chauvin

croissance démographique sans précédent. Par exemple, on a ouvert quatre nouvelles écoles de langue française dans la région de Toronto cette année et on vient d'annoncer la création d'une université franco-ontarienne sise dans la Ville Reine. Je dois à tout moment demeurer curieux et, ainsi, me demander qui sont les spectateurs possibles à Toronto, lesquels n'assistent pas à nos saisons et quelles créations pourraient les intéresser. Une part importante d'entre eux est de naissance étrangère. J'ai donc le plaisir de voyager afin d'identifier des propositions aptes à toucher ces publics. Dans le domaine de la création, je lis les auteurs africains, car j'aimerais monter un texte avec les artistes d'ici issus de la diversité. Autrement dit, je cherche comment mettre à profit cette présence, cette richesse.

Cette ville, en français, est trop souvent définie par des forces extérieures et par des gens qui n'y ont jamais mis les pieds. Elle n'a pourtant rien d'un cliché : c'est une ville complexe, avec sa propre histoire, tant chez les anglophones que chez les francophones. C'est un lieu où le croisement des regards

a vraiment un sens, ce qui mène même à de nouveaux modèles de création. Par exemple, il y a des coproductions jouées en anglais chez un partenaire et en français au Tft depuis les années 1970, et c'était très mal vu à l'époque. Pour moi, c'était simplement une façon d'assurer un meilleur rayonnement des œuvres de la compagnie. Et maintenant, les autres compagnies franco-canadiennes et québécoises font de même. Nous continuons d'amener le théâtre d'expression française vers le monde anglophone, entre autres par l'utilisation de surtitres en anglais (système initié par mon prédécesseur, Guy Mignault) et par des partenariats avec la compagnie Canadian Stage, le WeeFestival, ou le centre Harbourfront.

Comment définiriez-vous votre ligne artistique ?

J.B.—Il y a un grand intérêt pour le répertoire, mais ça fait du bien de laisser reposer Molière un peu pour monter Corneille et Marivaux. En tant que metteur en scène, je vois en ce théâtre classique



Le Menteur de Corneille, mis en scène par Joël Beddows au Théâtre français de Toronto en 2018. Sur la photo : Nico Racicot, Nabil Traboulsi et Alex Côté. © Marc Lemyre

un creuset d'expérimentation formelle inépuisable. J'accompagne aussi certains auteurs : Lina Blais, Chanda Gibson, Sophie Goulet et Marie-Claire Marcotte (les femmes auteures sont majoritaires ici depuis toujours), sans oublier Alain Doom, avec l'ambition de créer certains textes au sein de la compagnie. Par intérêt artistique, je veux proposer d'ici deux ans autant de spectacles pour les jeunes publics que pour les adultes.

De plus, je voudrais que le TftT devienne un partenaire de tout ce qui est théâtre de langue française à Toronto. Nous avons accueilli *AmericanDream.ca* du Théâtre la Tangente en 2017, c'était un pas en ce sens. On a une expertise en promotion que j'aimerais mettre à profit. J'aimerais animer davantage le corridor Montréal-Toronto, selon une logique d'échange avec l'autre métropole, d'où notre partenariat autour de la dramaturgie contemporaine avec le Groupe de la Veillée. Enfin, il faut s'ouvrir également à l'international, c'est absolument essentiel pour les artistes et les publics de Toronto.

Vous dites «publics» et non «communauté», comme on le dit souvent en milieu minoritaire...

J.B.—À mon avis, les francophones de Toronto ne se voient pas comme étant minoritaires. Ils se considèrent cosmopolites, urbains, modernes... Ils sont venus ici pour habiter une grande ville où ils acceptent de vivre une partie de leur vie en anglais, donc il n'y a pas de crise politique, identitaire ou autre. Je préfère parler de publics, et réfléchir aux notions d'esthétique et de goût. Mon travail, c'est de trouver le bon public pour chaque spectacle. Notre particularité, c'est notre rapport à la pratique, qui nous ouvre continuellement de nouvelles portes. J'ai parlé des aspects cosmopolites de la culture, et le vecteur le plus important, c'est le rapport au français. Les anglophones, même unilingues, sont très francophiles, dans la mesure où ils voient un lien direct entre le français et la culture. Comme si leur degré de culture se mesurait par leur capacité à comprendre, à accepter, à côtoyer le français et ses objets culturels. Entre autres, beaucoup

de parents anglophones qui aiment le français assistent aux représentations «grand public» de nos productions pour enfants et pour ados.

Enfin, quelle est votre perspective sur les 50 prochaines années du TftT ?

J.B.—Au-delà de la programmation, c'est de respecter ces trois mots : urbain, contemporain et cosmopolite. Et investir. Je ne suis absolument pas venu à Toronto pour construire une autre salle, mais il y a un tel besoin que c'est devenu incontournable. ●

Nicole Nolette est professeure adjointe en études françaises à l'Université de Waterloo. Pour son livre *Jouer la traduction. Théâtre et hétérolinguisme au Canada francophone*, elle a été lauréate du Prix du meilleur ouvrage en théâtre (2014-2016) de la Société québécoise d'études théâtrales.